

Quand l'amour nous fait signe...

Un peintre inconnu a dû barbouiller son pinceau au milieu d'une barbe à papa incolore. Par accident, il l'a égoutté autour de lui, projetant des éclaboussures de nuages dans le ciel. Et leur cohorte silencieuse avance lentement dans la nuit. Masquant une demi-lune éclatante, absorbée par ces nuées étranges. Parfois triomphante, elle surgit au-dessus des volutes déformées pour éblouir le monde d'en-bas.

Notre monde. Enfin, plus tout à fait. Leur monde à eux, bien abîmé. Que pouvons-nous faire ? Mis à part coller du sparadrap à la va-vite sur une planète moribonde. Ou, peut-être, faire signe à l'humanité en mal de vivre.

Juchés au faite d'un imposant mélèze, immobiles, nous contemplons l'univers. Les étoiles se répondent entre elles, communiquent par l'intensité de leurs feux. Les avions de ligne veulent les imiter. En pure perte ! Leurs clignotements grotesques, leurs lumières crues ne nous abusent plus. Ils entraînent leurs passagers vers un ailleurs de pacotille. Et la foule, pourtant, continue de se précipiter dans les aéroports et en redemande. Privilégiant leur ego à la survie de la planète.

Nous, heureux, attendons. Leur temps n'est pas le nôtre. Je regarde mon compagnon, reclus en profonde méditation pendant cette nuit d'été. Juste en-dessous de nous, les grillons forcent sur leur voix, un brin énervés. En fermant les paupières, on revient en arrière. Quand la campagne, poumon des citadins, nous faisait signe. À l'époque, nous comprenions son message, nous la respections, nous la suivions. « Le monde tournait à l'endroit », auraient dit nos aïeux.

Bien calés entre les bras puissants du sapin, nous écoutons, nous scrutons tous les bruits de la terre. Près de nous, une chouette écarquille ses yeux ronds. Muette, elle lisse ses larges ailes d'un coup de bec acéré. Je la crains, elle et ses sortilèges. Mon compagnon se moque, mais vient tout de même se blottir contre moi. Pour me protéger, pour m'aimer. D'ailleurs, le rapace doit chasser pour assurer la survie de son espèce. Il se glisse discrètement dans la nuit, ombre déployée, gigantesque.

Demain, nous partirons. Quand l'aube jettera un trait sur l'horizon, nous délaisserons le

parc. Non point que le jour nous inquiète, mais notre vie est ainsi rythmée. Et nous volerons, invisibles, jusqu'au sud. Là où tout a commencé.

Légers comme un duvet, nous laissons derrière nous les ultimes vallonnements du Limousin. Un dernier coup d'œil vers les douceurs bleutées qui plongent jusqu'aux prés embrumés. D'imposants troupeaux de limousines se terrent sous les chênes séculaires. Nous soupirons, de concert. Non point nostalgiques, mais cette terre était nôtre ! Amusée par le ruban d'asphalte déroulé sous notre regard, je taquine mon compagnon :

- On l'a prise combien de fois cette route ?
- Difficile à quantifier... mon trésor.
- Aujourd'hui, pourquoi la suivre ? Nous sommes libres de nous faufiler partout où bon nous semble.
- Certainement que nous sommes, sans le vouloir, liés à elle.

Délaissant les bouchons à la jonction des routes nationales 141 et 10, nous bifurquons brutalement vers les pentes accueillantes des premiers vignobles charentais. Un peu de repos au soleil pour nous revigorer ! Je frôle le sol rocailleux, sec au possible. Mon compagnon me suit docilement. Entre les rangs de vigne, un tourbillon coloré de papillons s'affole. Au loin, nous parvient comme étouffé le son aigrelet d'une cloche cachée dans un clocher à peigne. Comme c'est agréable cette nouvelle sensation ! Étrange certes, je vous le concède. Nous allons nous y habituer... de toute façon, nous n'avons pas le choix. Plus le choix.

- On reste là ce soir ? On repart maintenant, mon cœur ?
- J'aimerais camper, là. C'est vrai, sans en être conscient, la Charente m'a énormément manquée !

Nous allons de nouveau rêvasser sous la voûte étoilée, juste perturbés par le bruit régulier de l'incessante circulation, en contrebas du vignoble. Cette respiration cadencée d'une planète en fin de vie. C'est drôle de se souhaiter bonne nuit. Un peu comme si nos anciennes habitudes n'avaient pas cessé.

Un merle sautillant sur un muret en calcaire nous fait émerger d'une nuit sans lune. Nous respirons à pleins poumons les parfums sucrés des grappes d'or. Une fois encore, nous sommes prêts. La route vers le sud nous attire comme un aimant. Il y a encore de la distance

et des découvertes inconnues à espérer.

- Trésor, on file tout droit ? Ou, veux-tu faire un crochet par Blaye ?
- Deuxième option, mon cœur ! Tu penses, ça nous rappellera les années 2000...
- 2009, la toute première fois.

Mon compagnon, ému, m'étreint. Oui, ce pays épinglé en nous, nous cloue à un éden éternel. Vite arrivés sur un talus herbeux de la citadelle, nos vieux réflexes reviennent. Malgré la transition, rien n'a été oublié. Au contraire, tout s'inscrit en nous, la mémoire n'en finit plus de s'étoffer. Une immense bibliothèque de souvenirs va bientôt ouvrir. Et l'ancienne image vient se calquer sur nos rétines closes. Le vol lent et silencieux d'une mouette qui traverse l'argent du fleuve. En croisant une voile blanche qui glisse sur le large ruban de la Gironde.

Au loin, en approchant de la bouche béante de l'estuaire, un grain se lève. Un lourd rideau de nuages balaie le clocher de Saint-Estèphe. Il nettoie les quais encombrés de Pauillac et poursuit sa course vers les tours du château Pichon-Lalande. Nous évitons cette pluie tiède car elle ne peut traverser l'eau glauque du fleuve. Le spectacle à couper le souffle nous oblige à rester muets. Béats, simplement heureux face à l'instinct de survie de la planète. Combien de temps encore avant le décompte final ?

Nous reprenons notre route. Le sud nous fait toujours signe. Nous le suivons comme une boussole... déboussolée. J'ai pourtant pris de l'altitude. Enfin, je le croyais. Notre-Dame d'Aquitaine vient de m'égratigner. Éblouie par un rayon de soleil incendiant la Vierge à l'Enfant, je m'y suis accrochée un instant. Est-ce que la Tour Pey-Berland cherche à me retenir ? À me séparer de mon compagnon ? Mais, elle ne peut rien, elle le sait. Je suis indestructible, la sensation de douleur est abolie. Mon double vient me tirer de ce faux mauvais pas. Ce soir, nous irons flâner du côté du Port de la Lune.

- Oh ! Un trois-mâts battant pavillon de la Pologne. Je monte le visiter.
- Moi, je reste m'amuser un moment au miroir d'eau.

Il y a très longtemps que nous marchons à l'endroit, côte à côte. Pour la première fois, Bordeaux vient de nous séparer. Je lorgne du côté du quai où la file de badauds s'allonge avant de s'élaner sur la passerelle. Mon double est déjà à bord bien avant les autres. Il se permet même de grimper dans les haubans... C'est vrai que la Marine n'a aucun secret pour lui.

Pour ma part, je glisse à travers les silhouettes des touristes qui pataugent, pieds nus, sur l'immense dalle du miroir d'eau. Je virevolte entre les enfants braillards, toujours prête à absorber la brume bénéfique qui surgit du sol. Je réussis à m'isoler sur l'une des bouches, ce qui me permet d'alterner arrosages soudains et interruptions de l'eau. Je saute de l'une à l'autre jusqu'à en être saoulée. Il me faut rejoindre mon compagnon, campé derrière deux matelots qui assurent la visite du bâtiment. L'air est doux, une brise née au milieu du fleuve agite les fanions colorés. Ils claquent sous un ciel azur. Leur son nous berce, le soleil nous inonde, c'est ça le bonheur ! Une maman fait signe à sa progéniture qu'il est temps de partir. Nous, on reste. On s'est dit que passer la nuit à bord resterait un merveilleux souvenir. Le ruban des phares déploie son long serpent le long des quais. La foule, compacte en début de soirée, s'effiloche au fur et à mesure que la nuit s'infiltré dans la ville. Le reflet doré des lampions du Pont de Pierre tremble sous les arches de briques. Un dernier tram illuminé traverse le fleuve vers la rive gauche. On entend la cloche aigrette annoncer un arrêt imminent.

Derrière nous, la flèche arrogante de Saint-Michel s'élève dans les ténèbres. Presque menaçante, son ombre noire semble surgir du néant. Le clapotis du fleuve caresse les flancs du trois-mâts. À l'abri, blottie contre mon compagnon, j'aurais presque le mal de mer. Je me trémousse, il s'étonne :

- Qu'as-tu ? On n'est pas bien ici ?
- Si, mais j'ai un peu le vertige.
- Viens, descendons vers les cordages, à la proue.
- Je pensais à demain, à la suite de notre voyage...
- Ne sois pas impatiente ! Profite mon petit trésor ! Profite !

Nous nous endormons, calés entre une pile de gilets de sauvetage et un coffre en bois. En bas, le cœur des machines est arrêté. Les émanations de gas-oil me gênent. Un dernier coup d'œil sur les berges endormies. Une à une, les lumières de la ville meurent. Une à une, les étoiles naissent. Je souris. Cette synchronicité ne m'était jamais apparue aussi évidente. Le temps d'avant était obscurité. Le temps nouveau est lumière.

Le terme de notre voyage est proche. Sans bruit, nous quittons le navire qui nous a hébergés pour la nuit. Pour jouer, nous planons quelque temps au-dessus de l'A 63, toujours

placardée d'une noria de poids lourds. Les stigmates des incendies meurtriers ont défiguré la forêt. Une brume épaisse s'infiltré entre les pins roussis et la terre retournée. Nous reprenons de la hauteur. Je devine, droit devant nous, une zébrure. La marée de nuages se craquelle devant un turquoise infini. Nous descendons d'un cran, puis d'un autre, encore un autre. Pour effleurer les plantes invasives qui polluent l'extrémité Est du bassin. Même là, l'irresponsabilité des hommes a détruit ce petit paradis. Un marais glauque se mélange honteusement aux eaux bleues.

Droits vers notre objectif final, nous laissons sur notre gauche les villas art-déco d'Arcachon. Sur notre droite, le phare du Cap-Ferret semble nous défier. Les cabanes colorées où pullulent des touristes en manque d'authenticité ne nous attirent plus.

Et voilà ! Elle s'étire devant nous, majestueuse, prête à accueillir ses enfants. Lumineuse sous le soleil de l'été. Envahie, hélas, par une trop longue cohorte de curieux. La dune, « ma » dune. Pour nous isoler, nous plongeons côté nord. « *La face cachée de la dune* ». Là où tout a commencé en 2009.

Les sensations me reviennent, intactes, encore plus puissantes. J'aimerais caresser le sable blond, mais c'est aujourd'hui impossible. L'envie me prend de fouler ses ondulations parsemées d'oyats. Ma concentration, au maximum, me redonne des jambes, des pieds pour courir. Je regarde mon compagnon. Amusé, il a tout compris. Mais n'éprouve pas le même vertige. J'ai l'impression de foncer vers le sommet de la dune. Des projections de sable nous enveloppent. Je me retourne pour découvrir l'empreinte de nos pas. Rien ! Nous avançons, mais aucune trace...

Savez-vous enfin qui nous sommes ? Non ? Juste deux âmes à qui l'amour a fait signe. Deux âmes qui vont habiter la dune pour l'éternité.

Martine JANICOT DEMAISON

25 septembre 2022